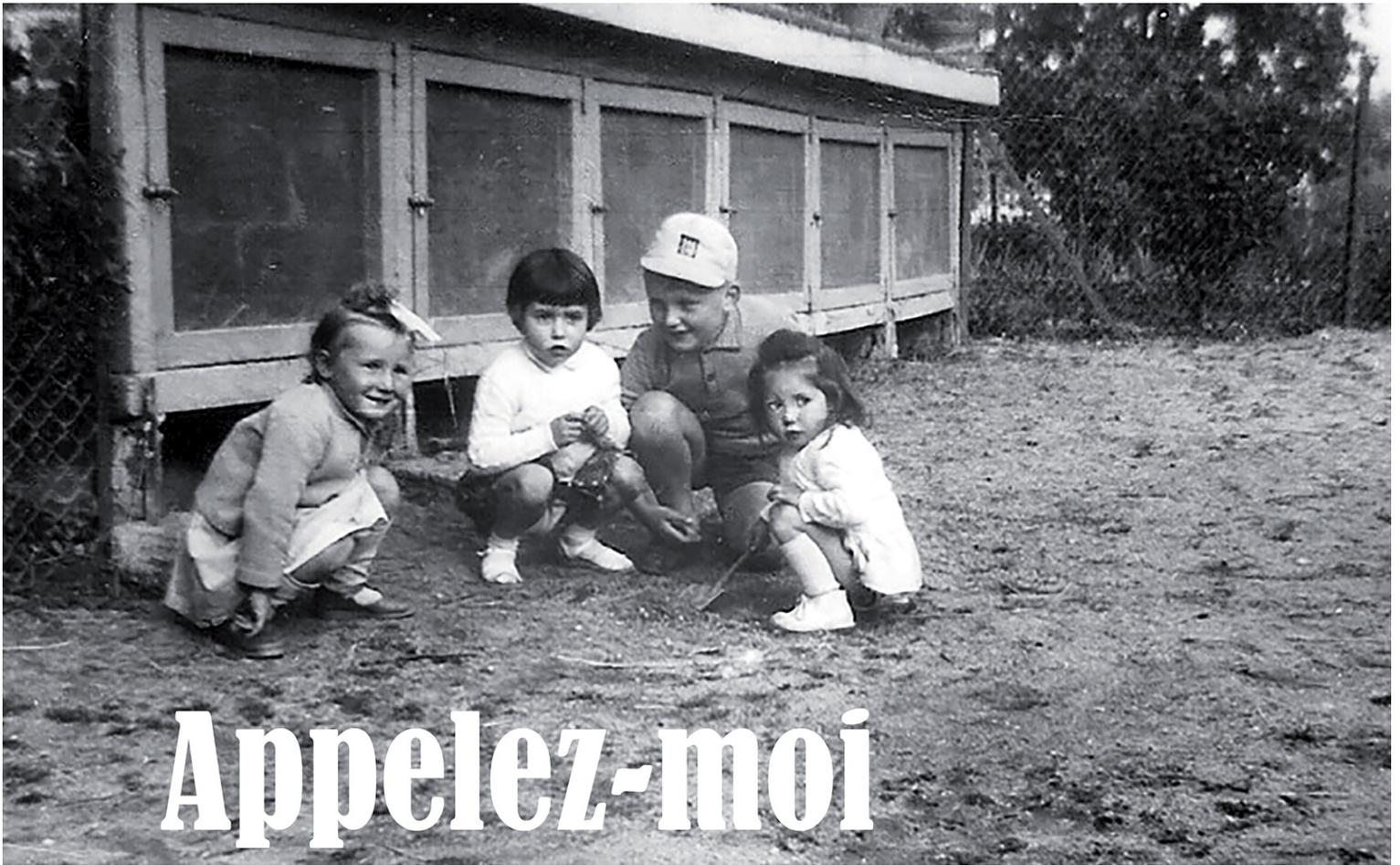


Isabel De Carouge



Appelez-moi

Georges !

Isabel De Carouge

Appelez-moi Georges !

© Isabel De Carouge, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5428-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils
À mon père

(...) l'impression d'être un héros de roman n'est pas sans danger, car on ne résiste pas à la tentation de se prétendre également auteur.

Pas question d'art. Peter Esterhazy

En ce moment ma vie est un peu chambardée. Une colère sourde gronde en moi comme l'écho lointain d'un torrent ! Mon mari un peintre, à qui je voue une franche admiration tant pour son travail que pour sa personne me trompe avec une danseuse antillaise que je lui ai présentée ; non pour qu'il couche avec elle mais parce qu'elle me paraissait intéressante. Lui aussi l'a trouvée intéressante...

À l'âge de vingt ans j'ai subitement découvert que j'étais jolie, j'avais jusqu'alors vécu avec l'intime conviction d'être un laideron-bien qu'à la préadolescence, le curé du village qui faisait sa tournée dominicale des familles avant la Grand-messe, disait que j'avais du sex-appeal ; je demandais à ma mère qu'est-ce que c'était que ce sex-appeal, elle me répondait « tais-toi » alors je pensais que c'était quelque chose de mauvais dont il fallait se méfier. Ma mère aussi se méfiait. Elle, des gens du clergé, à l'encontre de sa belle-mère qui les tenait en haute estime... Elle n'était pas à proprement parler une bouffeuse de curés mais elle était sceptique quant aux bienfaits de la religion. Et les prêtres privés d'épouse représentaient une menace à ses yeux.

Ma vie n'en a pas été changée pour autant, peut-être m'a-t-elle paru plus facile mais c'est vite dit car il est difficile d'être une femme et qui plus est jolie. Selon l'adage, une femme belle est forcément bête !

Maintenant j'ai vingt-sept ans, et je m'efforce de trouver un équilibre entre mon physique et mon esprit, ce que mon mari pour l'instant n'a pas le plaisir de savourer puisqu'il convole en d'autres noces illégitimes mais semble-t-il bien réjouissantes. Je vois la vie dans toute sa dérision, elle nous tire la langue, se moque de nous. Je grince des dents ou je ris !

J'ai rencontré Maxime à Genève.

Son frère Pièro, machiniste de plateau, lui a sans doute raconté qu'une petite Française avait débarqué de Lyon pour le chantier de costume de « La Vie Parisienne d'Offenbach » ; il a dû aussi lui dire que j'avais eu des anicroches avec le metteur en scène car la première question qu'il me pose est : « ça va avec le metteur ? » Je réponds évasivement que nous avons eu quelques mots, il dit : « n't'inquiète pas il est très dur avec les femmes, ne te laisse pas faire ».

C'est un grand échalas, vêtu d'un costume de lin noir, des cheveux de jais assez courts avec une longue mèche qui lui tombe sur l'œil gauche, des yeux à fleur de tête et des grandes mains, fortes et soignées. Il n'est pas particulièrement beau mais il a une classe !

Coup de foudre au théâtre, qu'est-ce qu'il m'arrive ? j'ai les mains moites, la bouche toute sèche. Je suis là, dans ma petite jupe rouge avec mes escarpins à talons aiguilles et une veste d'homme à carreaux, la langue collée au palais. Il me propose sans ambages de me faire visiter la ville quand j'aurai fini la journée. Je n'ai qu'un désir : l'accompagner sur le champ. Avec contenance, l'air dégagé je dis : « j'en ai encore pour une heure et demie » - « pas de problème je repasse te chercher » et il s'en va nonchalamment, les mains dans les poches de son pantalon froissé. Mon cœur fait du tapage, mes mains tremblent ; je bouge quelques épingles, je défais un ourlet, j'exhume d'une pile quelques étoffes qu'il me faudrait couper. Je déplace des objets. Je ne pense qu'à lui. Deux heures plus tard je suis à l'arrière de son scooter, les mains légèrement posées sur ses épaules, les cheveux au vent, les cuisses à l'air ; pas eu le temps de me changer.

Il m'emmène dans le quartier des Pâquis, dans un vieux dancing à l'ambiance feutrée. Quelques musiciens sur le retour jouent des airs rétros sur une petite estrade. Des tables avec des banquettes au velours rouge sont disposées autour de la piste de danse, vide.

Tout cela m'amuse. Il revient du bar avec deux verres de whisky. J'ai horreur du whisky mais ce soir je vais aimer ça. Ses mocassins de cuir fin vert émeraude, me tapent dans l'œil. Certainement des chaussures italiennes et en chevreau sans doute, il a du goût cet échalas !

Assis face à face nous sommes aimantés, je bois ses paroles, et mon whisky du bout des lèvres. Ses yeux brillent. Je sais maintenant qu'il s'appelle Maxime Aleksandrovitch Kozlov, que son père était un Russe qui a émigré en France en 1919 et a épousé, à Nice, la nièce du Tsar en premier mariage. Rien que ça ! Il me parle de son père, de son départ définitif, de l'estime qu'il avait pour lui.

Des émotions se précipitent, retentissent en moi comme au cinéma quand un acteur me trouble.

À minuit, après avoir fumé un demi-paquet de clopes les mains tremblantes, telle Cendrillon il me raccompagne au pied de mon immeuble et me donne un rendez-vous pour un concert de Didier Lockwood. J'en suis toute ébaudie !

Deux jours plus tard, toujours sur son petit cheval d'acier il m'embarque pour le Palladium. Nous traversons le pont des Acacias, l'Arve s'écoule lentement

dans ses méandres, le ciel s'est paré d'une écharpe rose, les arbres sur les rives nous font une haie d'honneur, je me tiens bien droite sur la selle, fière comme Cléopâtre.

Le concert est fascinant. Lockwood en solo, en nage : ses cheveux et le crin de son archet en bataille, ses doigts fins qui courent à une allure folle sur le manche de son violon. Nous sommes au premier rang sur des chaises en plastique dans la chaleur torride de la musique et de nos corps presque collés. J'ai des frissons partout.

Après le concert c'est reparti pour les tournées de whisky dans un bar de Plainpalais, j'ose dire courageusement que je n'aime pas cet alcool, il dit qu'il m'apprendra. Oh-oh ! qu'est-ce à dire, aurait-il des projets avec moi ? Nous passons la soirée à siroter, moi, du Perlant genevois pour l'accompagner dans sa culture du Bourbon. Il me parle de cette ville où il vit depuis dix ans, de son travail de peintre, de ses décors au théâtre et pour le cinéma. Il veut quitter Genève, il en a fait le tour. Il veut être à Paris. Je rêve de capitales, Paris où Berlin. Qu'elle est donc cette impulsion soudaine à m'imaginer voyageant avec lui n'importe où ? J'ai l'impression de flotter, mon corps n'est plus tout à fait là et ce ne sont pas les deux verres de vin blanc qui me chavirent. À deux heures du matin, devant chez moi il dépose des petits baisers sur mes mains, les caresse avec son pouce puis il s'éloigne à reculons pour me regarder. Je suis toute chose. Je suis avec Dieu sur un grand nuage !

Plus de nouvelles de Maxime depuis trois jours. Je ne lui ai pas fait autant d'effet que je l'espérais... Ou peut-être son frère lui a t'il dit que nous sommes très occupés par le spectacle.

Pièro m'invite à une petite fête avec ses amis. Maxime n'est pas là. J'en suis étonnée, paraît-il qu'il n'a pas pu se libérer. À la fin de la soirée Pièro me raccompagne à pied jusqu'à mon appartement que le théâtre m'a alloué. Au clair de lune, il me fait emprunter un petit sentier à travers les arbres qui longe l'Arve en me tenant la main. Je lui fais comprendre que je ne suis pas une fille pour lui. Au fil des conversations de la soirée, j'avais cru percevoir par ses phrases allusives qu'il haïssait la religion ; je lui parle de théologie tout au long du chemin... j'en connais un rayon en la matière. J'ai été à bonne école ! Je ris sous cape. Il me lâche la main et arrête aussitôt sa cour.

Les répétitions ont commencé en soirée. Après ma journée d'atelier bien chargée en essayages, retouches, et diatribes du metteur en scène, je dois assister à ce mauvais vaudeville dont la musique me sort par les oreilles. Mon équipe est restreinte. Le théâtre m'a attribué trois couturières et une habilleuse et j'ai

embauché mon copain Ziggy qui m'a rejointe à Genève. Qu'il soit à mes côtés me console des années où j'ai été amoureuse de lui face à sa totale indifférence. Je l'ai surnommé Ziggy en hommage au chanteur même s'il ne lui ressemble pas. À l'adolescence j'étais sensible au charme de David Bowie, sa voix, ses costumes et son féminin exprimé sans pudeur me faisait palpiter !

Ziggy ne sait pas vraiment coudre mais sa présence me rassure car je me sens un peu seule, loin de tout, avec la grosse responsabilité de ce spectacle sur mes petites épaules de débutante et ce metteur en scène d'opérette qui n'arrête pas de vitupérer contre tout et tous !

Un soir je sors du théâtre vers minuit un peu déprimée et fourbue, Maxime est là, adossé au mur une jambe repliée, une grosse gerbe de fleurs à la main. Il me sourit. Les surprises, les impromptus m'enchantent. Sa stratégie est au point, je suis prête à me jeter dans ses bras. Je l'embrasse sur les joues l'enlaçant de mon bras, il se penche et je me hisse sur la pointe des pieds. Nous marchons côte à côte, moi, encombrée par ce gros bouquet, le visage dans les fleurs au parfum délicat et envoûtant. Plus loin il se baisse vers une voiture et m'ouvre la portière d'une Alfa Romeo gris métallisé ; il a récupéré sa voiture prêtée à un copain en échange du scooter. Très bien ! Je dépose mes fleurs sur le siège arrière et nous voilà partis.

Le Lion d'Or est un charmant bistrot de ce vieux quartier de Genève, que je ne connais pas encore, Maxime m'ouvre la portière pour me faire descendre de la voiture telle la Reine d'Angleterre. Il s'efface devant moi me laissant pénétrer dans le bar par un sas aux rideaux épais, j'ai toujours mes talons aiguilles, une robe autrichienne aux motifs de fleurs brodées et ma veste en tartan trop grande. Tout le monde tourne la tête vers nous à notre entrée, je suis flattée mais un peu gênée par les regards intrigués des personnes qui occupent la table ronde au centre de la salle. Maxime serre des mains, fait des bises et me présente à tous. Moi Iliana, la petite fille de vingt-quatre ans, me voici l'attraction de Carouge tout le monde m'embrasse comme si on n'attendait que moi, dommage que je n'ai pas mes chaussures dorées, j'aurais fait un tabac ! Tous ses amis ont un accent genevois très prononcé, c'est drôle, je débite en mimant, quelques phrases en stéphanois pour donner le change. Il fait bon dans ce bar, l'ambiance est joyeuse, les copains de Maxime sont chaleureux et j'exprime mon enthousiasme pour leur ville et ses habitants. Ils contestent tous - nul n'est prophète en son pays, c'est bien connu. Maxime est assis à côté de moi, je sens la chaleur qui se dégage de son corps, les petites décharges électriques me reprennent. Je

déchausse un de mes escarpins et je pose doucement mon pied sur le sien, le cuir de sa chaussure est doux... Quand il me dépose devant chez moi, je l'embrasse sur la bouche, malgré le whisky son haleine est fraîche, je l'invite à monter, dans l'ascenseur mon cœur monte et descend. Je ne sais pas ce qui me prend mais dès que nous avons passé la porte de l'appartement je me déshabille en cinq sec, il rit et il en fait autant, en moins de deux minutes nous sommes nus face à face dans le hall d'entrée ; je le trouve un peu maigre. Il a des épaules larges, osseuses dans un buste court posé sur des jambes longues comme des échasses. Il prend son temps, me porte dans ses grands bras, me dépose sur le lit, et à genoux devant moi il passe délicieusement sa tête entre mes jambes.

Si je me marie un jour, ce sera avec lui !

Maxime ne ressemble en rien aux hommes que j'ai pu côtoyer dans mon enfance. Je le trouve subtil. J'aime tout en lui, ses manières, son maintien, son humour, ses locutions très personnelles. Quand quelque chose coûte cher il dit que ça vaut un saladier, si quelqu'un l'agace il avoue que la personne lui court sur le fil. Il ne s'expose jamais au soleil et déteste la plage, sa peau est blanche, transparente, il dit qu'il est blanc comme une merde de laitier, et tout son vocabulaire est teinté de comparaisons et d'une sensibilité particulière que je reconnais comme une sorte de poésie.

Il me fait découvrir Genève, ses bords du lac, son jet d'eau, ses quartiers rupins ou populaires. Cette ville m'enchante. Elle est calme, blanche, propre. Tellement différente de la ville industrielle dans laquelle j'ai grandi, aux façades noircies par le charbon et aux magasins sans opulence sans oublier sa voracité du football qui m'a toujours effrayée.

Son appartement dans le quartier des Eaux-Vives est très masculin, il n'y a que très peu de meubles, des pyramides de livres sont posées au sol près du lit, les deux fauteuils sont en cuir et acier. Tout est sobre, épuré, efficace. Il n'y a pas de rideaux aux grandes fenêtres mais des stores en bois que l'on descend avec une large sangle. Ils laissent entrer une lumière feutrée qui jette de longues stries sur le plancher. J'aime cette atmosphère douce et paisible, la couleur gris perle sur les boiseries, le parquet ciré en chevrons, la couette épaisse et moelleuse.

Depuis les fenêtres, juste en face, on voit la petite gare des Eaux-vives avec son buffet qui attend les voyageurs frontaliers.

Lorsque je dors chez lui, le matin je suis réveillée par les raies de lumière sur mes paupières et les airs d'opéras italiens qu'il écoute en sourdine pour ne pas agresser mon sommeil et qu'il met plein tube dès que j'ouvre les yeux. Je suis